

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louise Cotnoir : un appel à la lumière

Annie Molin Vasseur

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vasseur, A. M. (2010). Louise Cotnoir : un appel à la lumière. *Lettres québécoises*, (138), 6–9.

Louise Cotnoir : un appel à la lumière

Louise Cotnoir, trente ans de publications, tout un parcours ! Celui d'une écriture que je qualifierais de dense, d'intense, dans laquelle il est possible d'apercevoir plusieurs niveaux de lecture. J'ai vu, pour ma part, ce trajet à l'image d'une spirale en continuelle évolution où chaque livre semble renouer avec une douleur des profondeurs, que finissent toujours par contrebalancer un désir de vivre, un appel vers la conscience d'être.

AMV — Si Cendrillon pouvait mourir, livre publié en 1880, retranscrit une création théâtrale collective. Que reste-t-il de cet événement après toutes ces années ?

LC — Cette aventure reste marquante. Pour la première fois, j'écrivais un texte qui était présenté devant public. C'est une expérience fondamentale parce qu'elle se situe à l'intérieur d'un collectif de femmes et que cette pièce a été publiée par des éditions féministes, à une époque où ce mouvement était très fort. Pour moi, ce fut le point de départ de ma signature publique.

AMV — Les années 1980 à 1984 ont été marquées par votre participation à la revue La Nouvelle Barre du Jour (NBj) dont vous étiez codirectrice.

LC — La NBj m'a aidée à connaître de l'intérieur le monde de l'édition et m'a permis de donner la parole aux femmes. Élise Turcotte, Carole David, Danielle Fournier et bien d'autres y ont publié parmi leurs premiers textes. C'est une satisfaction de savoir que le public y a découvert celles qui allaient devenir de grandes auteures.

AMV — Dans *Plusieurs*, vous semblez privilégier une démarche analytique par rapport à la langue, au féminisme, à la lecture du monde. Peut-on dire que cette approche était avant tout théorique ? On y trouve une langue fragmentée comme dans d'autres recueils qui suivront. Toute l'intensité déjà mentionnée avec une descente dans « la géographie des profondeurs » ?

LC — En effet, dans *Plusieurs*, ajouter un « e » féminin à un pronom indéfini et pluriel, c'était entreprendre un travail acharné contre cette langue où les femmes sont soumises à des détournements de sens. Par exemple, on dira d'une femme courageuse et tenace qu'elle a « la tête dure ». J'ai voulu redonner aux femmes l'usage positif du langage, le travailler au corps, si je peux dire. Ce que j'aborderai également avec *Asiles*, de façon différente. Je voulais qu'il parle de moi, du conditionnement qu'on inflige aux



LOUISE COTNOIR

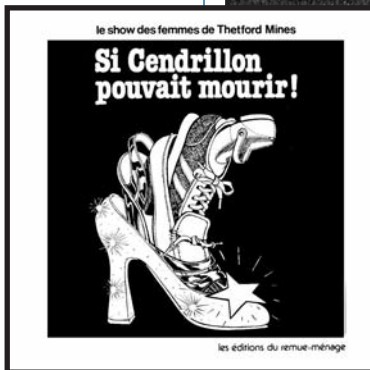
petites filles à travers lui. C'est de l'écriture avant tout, une écriture de « monstration ».

AMV — En 1984, plusieurs ouvrages paraissent. Les rendez-vous par correspondance suivi de *Les prénoms semblent confirmer deux voies d'écriture : d'une part, la prose poétique ; d'autre part, la poésie. Dans ce livre sur les relations épistolaires entre femmes, j'ai relevé cette phrase : « Qu'est-ce qui me fait mal, là, sur l'écran de l'imaginaire mâle ? » Un constat douloureux ?*

LC — Effectivement, on y trouve deux approches différentes : la prose poétique où je me suis toujours inscrite et le vers libre. Mais les textes ne sont pas uniquement douloureux. J'ai voulu valoriser le mode de la correspondance qui a permis pendant des siècles à des femmes de « (s')écrire, de (se) parler ». Dans l'histoire littéraire, on retient, entre autres, madame de Sévigné pour une correspondance mère-fille. Mon livre pose la problématique de l'écriture au féminin et redonne ses lettres de noblesse au journal intime et aux diverses formes d'écriture de femmes. S'y instaurent des échanges silencieux, dus à la distance et à l'écart, qui permettent la réflexion sur elles-mêmes, leur entourage, leurs conditions de vie. Sont ainsi abordées des questions féministes, sans avoir l'air d'y toucher.

AMV — En même temps, les références historiques, mythologiques, voire bibliques y sont nombreuses.

LC — Peut-être un besoin d'assises, d'aller chercher des références. Sans doute, l'urgence de dire : « Voilà, je vous donne vos lettres de noblesse. » Je crois qu'il y a des étapes à franchir en création avant de s'affranchir. Creuser son univers avant de trouver sa voix, de parler son lieu. Je voulais qu'on me trouve crédible. En même temps, la deuxième partie intitulée *Les prénoms* rend hommage aux femmes qui m'ont inspirée, qui ont nourri mon travail d'écriture : des femmes d'autres époques ou des contemporaines.



PLUSIEURES
louise cotnoir



AMV — Entre 1984 et 1988, c'est l'époque des rencontres avec d'autres écrivaines autour de La théorie, un dimanche, livre qui sera publié en 1988. Une période où on analyse l'écriture, les textes de femmes, leur rapport au vécu.

LC — Avec Louky Bersianik, France Théoret, Nicole Brossard, Louise Dupré et Gail Scott, on a eu de vraies rencontres d'intellectuelles. J'avais baptisé le groupe « Les cervelles » !

Nous avons écrit des « essais » sur le langage, l'univers féminin, mais nous tenions aux textes de « création » que nous y avons ajoutés. Je viens d'apprendre que le livre est repris, à New York, par Rachel Levitsky des Éditions Belladonna. Mon texte y sera traduit par Erica Weitzman. C'est une belle continuité.

AMV — « La sujette d'intérêt » dont vous parlez dans ce livre, le je/femme dit : « Je ne peux me penser femme que dans une intellection fictive du monde. » Est-ce que cette évaluation conceptuelle du langage et de l'univers tentait de préfigurer un nouveau paradigme ?

LC — À mon avis, il n'y a pas eu de métamorphose sociale mais beaucoup de grandes avancées. Des recherches se poursuivent à travers la multiplicité des voix actuelles de femmes. On peut bien sûr s'inquiéter quand on voit certaines jeunes femmes penser que tout est gagné, alors que les acquis sont fragiles et peuvent être perdus demain. Des préjugés persistent. Les femmes ont peut-être plus de possibilités, mais tout n'est certainement pas « rose ». Il y a à peu près le même pourcentage de femmes qui se questionnent aujourd'hui qu'hier. Ce sont aux jeunes femmes, pour utiliser une expression guerrière, de garder le terrain qu'on a conquis de haute lutte, de poursuivre, dans leur vie et leurs activités, leurs revendications, de se questionner. Certaines reprennent le flambeau dans le domaine de l'écriture, des arts, du cinéma... Pour ma part, je refuse, dans mes fictions, de perpétuer le mythe des femmes victimes. Je cherche à redessiner des figures positives. Ce que je vois tous les jours est très loin de ce que nous avons imaginé et rêvé, mais nous rêvions en fonction de notre réalité. Continuer à défendre les valeurs féministes me semble important. Je suis fière d'être féministe, au sens où l'entendait Virginia Woolf, c'est-à-dire « quelqu'un qui souffre du traitement réservé aux femmes et qui plaide leurs droits [ce qui] apporte dans les écrits de femmes un élément totalement absent des écrits des hommes ». Je n'aurais pas pu, je ne pourrais pas être qui je suis, et je n'aurais sans doute pas écrit si je n'avais pas été et n'étais pas féministe.

AMV — Le troisième titre paru en 1984, Tension, marque le deuil du père. Est-ce que je me trompe si j'y décèle un conflit avec la figure masculine ?

LC — Au plan biographique, j'ai eu des relations difficiles avec mon père. Il représentait l'autorité, mais c'était un homme illettré et très démuni qui s'expliquait le monde comme il pouvait. Avoir une fille qui voulait faire des études classiques, à qui il devait acheter de nombreux livres, était problématique

Pour ma part, je refuse, dans mes fictions, de perpétuer le mythe des femmes victimes. Je cherche à redessiner des figures positives. Ce que je vois tous les jours est très loin de ce que nous avons imaginé et rêvé, mais nous rêvions en fonction de notre réalité.

dans sa vision. À cette époque, les femmes étaient éduquées pour se marier et avoir des enfants. Il ne pouvait pas comprendre que je veuille faire des études en littérature médiévale. Il ne parlait pas. Je restais muette quand il mettait son poing sur la table... *Tension* est le décor de nos colères silencieuses. Mais le biographique n'est qu'anecdotique. L'important, c'est la manière dont j'ai perçu mon père à ce moment-là. Cela s'est joué symboliquement au plan du

rapport d'autorité et de pouvoir. Le seul domaine où je pensais être capable de me mesurer à lui était le territoire du savoir.

AMV — A-t-il reconnu votre démarche avant de mourir ?

LC — J'ai fini par savoir qu'il était content que je réussisse, bien qu'il ne me l'ait jamais dit. Il me reste le souvenir d'une relation d'amour avec mon père, de beaucoup de moments précieux partagés avec lui. Aimer le vivant, avoir une tête de cochon, cette ténacité que j'ai à écrire, à défendre mes convictions, cela lui ressemble. Ni jugement, ni pardon, ni condamnation, seulement l'acceptation de ses limites et des miennes.

AMV — Dans *L'audace des mains*, en 1987, on retrouve « une figure du noir [qui] rassemble des fragments ». On traverse la folie, la mort et, en même temps, on touche à la jouissance des femmes.

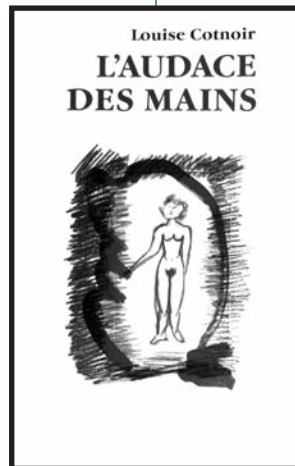
LC — *L'audace de vivre*, c'est vraiment la thématique de ce livre-là, malgré tout le noir qu'il fallait traverser. Avec le recul, je pense qu'il préparait le recueil *Comme une chienne à la mort*, ces longs textes de prose poétique. Il rejoue le rapport difficile à l'univers. D'où peut-être cette couleur noire, là où la conscience est de plus en plus éveillée à ce qui cerne ce personnage féminin tentant de vivre sa douleur mêlée à la douleur du monde afin, sans doute, de la surmonter.

AMV — Comment comprendre dans votre écriture ces « douleurs » précisément ? Je me suis demandé si l'auteure voulait des drames indicibles de l'enfance en y greffant les douleurs du monde.

LC — Ce ne sont pas nécessairement les miennes, cela peut être celles de toute femme. Il faut établir une distanciation. C'est une question qui revient souvent à la lecture de mes textes. Les lecteurs sont persuadés que j'ai dû être battue, violée... ou avoir eu une vie de misère. Non, vraiment pas du tout.

AMV — Comment alors expliquer cette tourmente intérieure à laquelle vous revenez continuellement dans la spirale dont nous avons parlé ?

LC — Cela vient peut-être en partie de l'influence du mensonge et du silence de mon milieu. Pendant treize ans, j'ai été élevée comme mes deux frères. Il semble que j'étais un garçon manqué, je jouais aux mêmes jeux et ne percevais pas la différence entre être une fille et être un garçon, jusqu'au jour...



jusqu'à l'âge des menstruations. On m'a fait croire pendant toutes ces années que j'étais pleinement un être humain, et je découvrais soudainement toutes les restrictions réservées à mon sexe.

AMV — Une découverte violente?

LC — Cela dépend de notre manière de percevoir cette conscience-là. Tout ce que j'ai mis dans mes livres est à la fois personnel et parle du destin de toute femme. Le discours ambiant nous emprisonne dans des rôles stéréotypés. Ce sont les mots qui nous marquent.

AMV — Donc il va falloir s'occuper des mots? (rires)

LC — Questions de langage toujours! Sinon, pourquoi ai-je appris le latin et l'ancien français (je regrette de ne pas avoir appris le grec)? Sinon, pourquoi écrire?

AMV — Comme une chienne à la mort (1987) a été pour moi un grand coup de cœur. Je l'ai perçu comme un livre sur la douleur de l'enfance, un livre où il n'y aurait aucune volonté rationnelle de dire, un livre où l'intuition créatrice coulait.

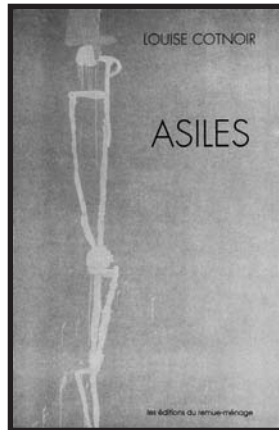
LC — C'est magnifique qu'il soit vu ainsi! C'est mon livre le plus lourd de souffrances et, en même temps, son écriture venait simplement. Il s'est écrit rapidement durant l'été, dans le jaillissement. J'étais incapable de l'abandonner. Il a été retravaillé, mais c'est comme si l'écriture avait ramassé tout ce qui l'avait précédé. C'était un souffle. Bien que j'aie essayé, j'ai été incapable de réécrire un tel recueil. Je me suis demandé dans quel univers j'étais au moment de cette écriture...

AMV — En 1989 paraît en poésie Signature païenne. Le thème de la mémoire, qu'on y retrouve souvent, est particulièrement présent avec la figure de la grand-mère. Les poèmes éclatent dans l'espace. La nécessité formelle de «dire sans suffocation»?

LC — C'est un livre bien particulier. Depuis longtemps, je tournais autour de Laetitia Sigman, la grand-mère paternelle juive que je n'ai pas connue. Ma mère racontait que je l'aurais embrassée dans son cercueil vers l'âge de deux ou trois ans. Je possède seulement une photo d'elle dans son jardin. En fait, je l'ai inventée: une sensorielle, une grande vivante, une figure symbolique, emblématique de la force au féminin. Cette sorcière traverse les mémoires, elle traverse le temps et je l'emmène avec moi. Elle est cette figure positive que je me suis donnée pour dire: si une femme avait la possibilité d'être entièrement elle-même avec tout son savoir et ses capacités, on aurait cette figure de la grand-mère, cette signature païenne, cette liberté.

AMV — Avec Asiles, en 1991, on part des murs pour arriver aux fenêtres, à l'ouverture. Peut-on dire que, chaque fois, on gagne un peu plus sur l'histoire pour rejoindre «l'être»?

LC — Oui, il y a toute la charge de ces murs qui sont remplis de livres, de toutes les écritures qui ont eu lieu avant nous, donc l'Histoire qui peut nous emprison-



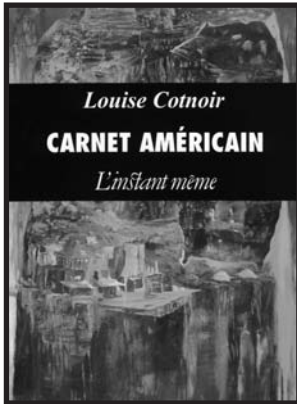
LOUISE COTNOIR



ner. Comment, dès lors, inscrire une parole, la mienne? J'étais à l'époque dans la lecture des œuvres de Sylvia Plath avec un intérêt particulier pour la notion d'asile, d'enfermement, de folie... Je cherchais un de ses titres, *Asylum piece*, dont je la pensais l'auteur. En fait, je ne savais pas encore qu'Anna Kavan en était la véritable auteure. Croyant alors que ce livre n'existait pas, je me suis dit que j'allais l'écrire. J'ai pris le mot «Asile» dans toutes ses acceptions. Je voulais cerner les asiles, à l'origine, comme des endroits de repos, ou des hospices qui recueillaient les malades, les plus démunis et les non-conformes de la société, tout en interrogeant le côté négatif de ces lieux d'enfermement. Mon questionnaire visait à savoir où se situait, dans notre vie, les véritables asiles. Est-ce que ce monde, cet univers, ce réel qui nous entourent représentent mon asile? J'ai cherché à ouvrir ces endroits clos du côté de la lumière.

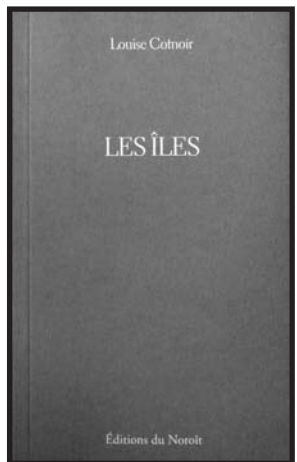
AMV — On arrive à La déconvenue en 1993, mon deuxième grand coup de cœur.

LC — Quand j'ai commencé à écrire *La déconvenue*, en 1992, j'étais à Paris pour six mois dans le studio du Québec. J'écrivais précisément un recueil de poésie qui allait devenir *Dis-moi que j'imagine* (publié en 1996). Et c'est parallèlement que j'ai commencé à rédi-



ger les nouvelles de *La déconvenue*, dans la brasserie Louis-Philippe voisine du studio. L'écriture de ce livre fut un pur plaisir. C'est un livre de fiction. Malgré tout, les personnages qu'on y trouve sont le miroir de vraies personnes. Le soir, je m'installais avec mes cahiers à la brasserie et j'observais. Par exemple, j'ai vraiment vu passer un homme qui portait des cornes mais, bien sûr, je l'ai transposé dans la fiction, par l'entremise du Minotaure et de la mythologie grecque. Dans l'écriture, je pars toujours de la réalité comme support de réflexion pour apporter une autre dimension, une autre vision.

AMV — Ce n'est pas toujours « convenu » dans votre œuvre, ces états de grâce où l'écriture nous transporte vers des gestes, des odeurs, des présences si touchantes. Y a-t-il eu réconciliation de l'auteure avec le monde environnant et l'univers masculin ?



LC — Je n'aime pas le mot « réconciliation », je préfère le mot « apaisement ». Oui, le regard s'est modifié par rapport à l'univers, par rapport aux hommes également. Je les vois eux-mêmes pris dans certains carcans. C'est peut-être la différence avec les écritures précédentes qui donnaient la priorité à la vision du féminin. Il y a dans ces nouvelles un accomplissement de la figure féminine qui fait en sorte qu'elle peut accueillir l'autre. Elle est moins en lutte, d'où cette notion de calme, presque de joie sereine que l'on perçoit chez tous les personnages féminins du recueil. J'ai toujours eu cette perspective d'écrire l'ouverture, cette façon d'être délestée d'un univers où les femmes

ont si peu de place. Dans ce livre, elles (s')inscrivent et comprennent leur relation au monde.

AMV — Une question sur *Des nuits qui créent le déluge* paru en 1994: le mot « âme » y apparaît, peut-on parler de spiritualité ?

LC — C'est aller trop loin pour moi ! L'ontologie m'intéresse davantage en ce qu'elle a trait fondamentalement à l'être humain. Je parlerais plutôt d'intelligences sensibles qui se rencontrent dans leur ressemblance et leur différence.



AMV — Dis-moi que j'imagine, paru en 1996, est entre autres un livre sur la musique. On y trouve une poésie écrite en forme musicale, avec de petites touches impressionnistes chantantes.

LC — C'est une entreprise formelle. Une certaine contrainte avec laquelle je jouais. J'ai écouté différents *Stabat mater* dont celui, incontournable, de Pergolèse. J'étais totalement enthousiasmée par ces vingt tercets qui les constituent tous. Dans les voix des mères, il y a les réminiscences de l'opéra. J'entends ces voix qui se cassent.

Être à l'étranger m'aide à écrire autrement. Nous sommes en alarme parce que nous sommes une société en danger et je l'ai particulièrement senti à New York. Ce n'était pas une menace personnelle, j'étais bien dans cette ville, mais cet univers si plein d'énergie et d'effervescence semble contenir sa propre destruction.

Elles traduisent des personnages excessifs de femmes qui meurent dans ces tragédies-là. Je suis entrée dans les *Stabat mater* pour dire à la mère : « Ne laisse plus mourir tes enfants. » Avec la référence aux « Nocturnes », j'ai voulu l'espace de la nuit propice à l'intimité. C'est léger, c'est fragile.

AMV — Nous sommes en alarme paraît en 2000. Peut-on résumer ce livre par la citation de Clarice Lispector : « Se perdre est une façon dangereuse de se trouver » ?

LC — Il a été écrit en même temps que le *Carnet américain* quand j'habitais le studio du Québec à New York, en 1995. Être à l'étranger m'aide à écrire autrement. *Nous sommes en alarme* parce que nous sommes une société en danger et je l'ai particulièrement senti à New York. Ce n'était pas une menace personnelle, j'étais bien dans cette ville, mais cet univers si plein d'énergie et d'effervescence semble contenir sa propre destruction. Chaotique, cruel et désorganisé, ce lieu est aussi très bouleversant et très stimulant au plan de l'écriture. Me sont venues en même temps des ébauches du *Carnet américain*. Tous les personnages d'hommes qu'il met en jeu, à l'exception du dernier, sont, pour la plupart, des natifs américains avec des racines parentales provenant d'autres pays. C'est une quête des origines. Peut-on, avec cette autre part de soi, se choisir et devenir entièrement américain ? C'est leur rêve. C'est le rêve américain que j'interroge.

AMV — *Les îles* (en 2005) nous parlent d'un retour à l'enfance, avec cette figure des « haussières ». Vers des terres non encore immergées ?

LC — C'est pour moi un livre de maturité, au sens où je n'avais pas vraiment encore abordé cette période de l'enfance, de l'adolescence et de l'apprentissage. Retour à mes origines. Les îles nommées appartiennent à l'archipel de Sorel où j'ai grandi. Il y a toujours eu de l'eau dans ma vie, dans mes textes. Un ancrage résurgent.

AMV — Le cahier des villes est sorti en 2009. Dans ce recueil de nouvelles, qui clôt la trilogie, les références à la culture sont nombreuses.

LC — À la suite des deux premiers tomes, je suis allée chercher dans mes « cahiers » ce que j'avais écrit durant des voyages antérieurs. Je voulais que, dans ce dernier volet de *La trilogie des villes*, se rejoue la même approche structurale que dans les précédents. Volontairement, les personnages masculins et féminins qui y figurent ont partie liée avec diverses expressions artistiques. C'est l'occasion d'interroger des métiers liés aux arts, d'y articuler diverses interrogations qu'ils posent.

AMV — Quel serait le bilan de ce trajet d'écriture, de présence littéraire, de vie ?

LC — C'est une aventure fabuleuse que j'ai vécue comme un rêve avec des voyages, des rencontres stimulantes dans un entourage riche intellectuellement, et à une époque qui s'y prêtait. Finalement, peut-être que mon écriture m'aura servi à trouver un calme intérieur, une certaine sérénité, à créer la personne que je suis. ■